

LE PERE PAUL FLORENSKY

Je viens de recevoir confirmation de la nouvelle de la mort du grand penseur et théologien russe qu'était le père Paul Florensky. Il est mort aux îles Solovki, après 10 ans d'exil lointain, de la Sibérie orientale à la Mer Blanche.

De tous mes contemporains qu'il m'a été donné de rencontrer au cours de ma longue vie, c'est lui le plus grand, et c'est le plus grand crime qu'ont commis ceux qui ont levé la main contre lui et qui l'ont condamné à pire que l'exécution : la torture d'un long exil et la mort lente. Il s'en est allé rayonnant de l'aurole du martyr, et plus encore, de confesseur du nom du Christ dans la persécution contre le Christ. C'est pourquoi non seulement cette mort emplit l'âme d'une bouleversante affliction, car c'est l'un des événements les plus noirs de la tragédie russe, mais elle est aussi le triomphe spirituel d'un de ceux dont le visionnaire de l'Apocalypse dit : « Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur ; dès maintenant — oui, dit l'Esprit — qu'ils se reposent de leurs fatigues, car leurs œuvres les accompagnent ». (Ap XIV, 13).

Et maintenant il m'échoit ici, en terre étrangère¹, de porter témoignage devant ceux qui n'ont pas connu la grandeur et la beauté de cette figure spirituelle. Mais jamais je n'ai autant ressenti l'impuissance de mes paroles que face à ce devoir. Le père Paul était non seulement pour moi une manifestation du génie, mais aussi une œuvre d'art, tant sa personne était harmonie et beauté. Il faudrait le verbe, le pinceau ou le ciseau d'un grand artiste pour le révéler au monde. Et il était non seulement né tel, mais il était le produit de son propre travail spirituel, doué de toute la finesse du goût spirituel et artistique. Les traits de son visage ont été fixés sur le fameux portrait de Nestérov : rendu paisible et lumineux par la grâce, il ressemblait à un habitant du ciel, fils de la terre pourtant, dont il avait connu et surmonté toute la pesanteur. Il n'avait pas l'ombre d'une naïveté et d'une primitivité idyllique, et on aurait pu dire de lui aussi : « N'éveille pas les tempêtes assoupies sous lesquelles remue le chaos² ». Mais il l'aimait, cette terre natale, comme la Mère de tous les hommes, la Démenter des anciens, et en même temps il la connaissait et la révérait comme la sainte Terre de Dieu, la Très Pure et Toute Bénite, pour qui il avait une si

grande vénération (voir sa dédicace dans *La Colonne et le Fondement de la Vérité* : « Au nom tout suave et très pur de la Vierge et de la Mère »).

D'apparence frêle et délicate, il était endurant et avait développé par un entraînement ascétique sévère une prodigieuse puissance de travail. J'ai été témoin de cette auto-discipline ascétique et de l'exploit spirituel que représentait ce labeur scientifique : il avait coutume de passer les nuits au travail, pour ne se coucher que vers trois ou quatre heures du matin, et n'en gardait pas moins toute sa fraîcheur d'esprit pendant la journée ; il se contentait d'une nourriture frugale. Et ce n'était pas seulement la voix de l'élément spirituel, mais aussi d'une volonté de fer et d'une puissante maîtrise de soi. Chétif de nature, il ne fut pourtant jamais malade toutes les années où je l'ai connu (hélas ! nous sommes séparés depuis un quart de siècle), malgré une vie remplie de privations ascétiques.

Partout où il allait, le père Paul attirait naturellement l'attention, celle du moins des gens qui savent voir, avant son ordination, et surtout après. Son visage avait des traits orientaux, non-russes (sa mère était arménienne). Spirituellement je verrais plutôt en lui quelque chose d'un Hellène antique, d'un Egyptien aussi : il tenait de l'un comme de l'autre et semblait leur vivante révélation. Sa silhouette, son profil, l'expression de son visage, ses lèvres et son nez avaient quelque chose des tableaux de Léonard de Vinci (ce qui était très frappant) mais aussi et en même temps de... Gogol. Nous qui le commissions et qui étions présents à l'inauguration du monument de Gogol à Moscou (Vladimir Ern, André Biély et les autres), nous nous écriâmes en le voyant devolé : « Oh ! mais c'est tout à fait Pavloucha ! » (ses amis, ses camarades du Gymnase de Tiflis : Vladimir Ern et le père Alexandre Elitchanov, aujourd'hui disparus, l'appelaient tous ainsi). Et cet aspect physique qui se remarquait tant n'avait rien de provoquant, rien d'arrogant.

De même pour sa voix et sa manière de parler : on avait envie de lui appliquer le mot de Shakespeare (dans la bouche d'Hamlet à propos d'Ophélie) : il avait une voix tendre et douce, un charme puissant (cela s'applique non seulement à une femme, mais à un homme également dans ce cas). Pourtant cette voix savait prendre, s'il le fallait, la dureté du métal. L'impression la plus essentielle qui se dégageait de toute sa personne était celle d'une force consciente et maîtrisée. Et cette force était celle d'une personnalité géniale dans toute son originalité première, une force autonome, se suffisant à elle-même, dans la plus totale simplicité, le naturel, l'absence complète d'affectation (intérieure ou extérieure) qui manifeste toujours la prétention d'une infirmité intérieure. Nous observons les mêmes traits dans la voie de son développement spirituel, dans la voie qu'il s'est tracée. En un sens, on peut dire que le père Paul s'est fait lui-même, par sa propre voie.

Il était né, il avait grandi dans une famille cultivée (son père était un ingénieur, et très instruit), élevé dans l'atmosphère de Beethoven et de Goethe, mais à l'écart de la religion. Aristocrate de l'esprit par éducation, il était jusqu'à un certain point un esthète. Une fois diplômé du Gymnase — où il avait étonné ses professeurs par ses aptitudes mathématiques déjà

1. A l'Institut de Théologie Orthodoxe de Paris, dont le père Serge était le doyen — NDT.
2. Cette citation du poème de Tounitchév « Que hurles-tu, vent de la nuit ? », avait été identifiée pour moi par Zaza Grigorievna Minc († 1990). Il m'est doux de lui rendre hommage ici. — F.L.

tournees vers la recherche — il entra à la faculté de mathématiques de l'Université de Moscou où toutes les chaires se l'arrachaient (et longtemps après, les physiciens et mathématiciens moscovites ne pouvaient oublier cet étudiant si doué). Et pourtant, le père Paul change complètement de voie : il entre comme étudiant à l'Académie Ecclésiastique de Moscou (à la Trinité Saint Serge) et prend pour obédience un labeur scientifique et théologique nouveau, un exploit ascétique religieux. Quand et comment s'est opérée en lui cette révolution spirituelle, je ne le sais pas au juste, car je ne l'ai connu que plus tard.

Sur le plan scientifique, on ne pouvait manquer d'être frappé par la profonde connaissance de son sujet que manifestait le père Paul, étranger à tout dilettantisme ; quant à l'étendue de son champ d'intérêts scientifiques, elle fait de lui un esprit universel exceptionnel dont, par manque de détails, nous ne pouvons même pas préciser toute l'ampleur. Il rappelle plutôt les personnalités titaniques de la Renaissance : Léonard de Vinci et d'autres, peut-être aussi Pascal, et chez les Russes, surtout V. V. Bolotov. J'ai connu en lui le mathématicien, le physicien, le théologien et le philologue, l'historien des religions, le poète, l'amateur d'art et le mystique profond.

Les dernières années avant son exil, le père Paul faisait à Moscou des conférences sur l'électricité et la théorie de la perspective. On dit que même durant son exil aux Solovki, avec la curiosité d'esprit dévorante qui le caractérise, il étudiait les algues marines. Comme je ne peux le vérifier³, si même c'était un mythe, il surgit tout naturellement à propos d'une personnalité à sa manière mythique elle aussi. Et toute cette richesse de talents, et sûrement aussi de réalisations, est enfouie et peut-être même enterrée par la barbarie, par l'invasion spirituelle de Huns sur la terre russe, broyée par la presse d'airain du « pouvoir soviétique » avec des millions de vies humaines.

Je ne sais ce qui subsiste de son héritage scientifique et littéraire, mais il y a un quart de siècle, lorsque nous vivions l'un près de l'autre, je sais qu'il avait dans ses tiroirs quelques articles tout prêts (sur les noms et les changements de noms, des cours de philosophie et de théologie, des travaux de mathématiques et d'autres). Mais il ne s'intéressait guère à leur publication. Personnellement, je pense que son livre : « *La colonne et le fondement de la Vérité* », qui lui a valu, à bon droit, la célébrité dans le monde des théologiens, est encore une œuvre de jeunesse et nullement son dernier mot de tout ce qu'il a emporté dans sa tombe lointaine. Pourrait dans le monde de la création, rien ne se perd des valeurs spirituelles authentiques, et même pour ceux qui périssent ici sur la terre, « leurs œuvres les accompagnent » et leur semence fructifiera en l'autre monde.

Mais tout ce qu'on peut dire sur les dons scientifiques exceptionnels du père Paul et sur son originalité (il avait toujours son mot à dire, qui sonnait comme une révélation, quel que fût le sujet), est secondaire et nullement

important au regard de l'essentiel. Le centre spirituel de sa personnalité, le soleil qui illuminait tous ses dons, c'était son sacerdoce.

Vassili Rozanov, qui dès qu'il eut connu le père Paul s'attacha à lui indéfectiblement comme à une source de vie (je sais que le père Paul conservait une volumineuse et substantielle correspondance avec Rozanov : ils se plongeaient ensemble dans les profondeurs mystiques de la question juive), m'écrivit un jour à propos du père Paul une lettre géniiale de force et d'expressivité (je ne sais pas si on l'a gardée à Moscou). Je me souviens d'un seul mot de cette lettre : comme définition la plus essentielle du père Paul, Rozanov y disait : il est *hierus* (en grec précisément, le prêtre). Et il en était bien ainsi. Le sacerdoce chez le père Paul, comme tout dans sa vie (excepté ce que lui fit la méchanceté satanique anti-chrétienne) était sa façon de se déterminer, qui extérieurement semblait contredire les circonstances dans lesquelles la vie l'avait placé. La soufane, cette folie, personne n'aurait pu imaginer cela : ni son père, ingénieur, ni ses maîtres au Gymnase et à l'Université. Elle ne découlaient même pas *ipso facto* de son entrée à l'Académie Ecclésiastique, mais telle était sa voie intérieure, son éléon, sa vocation.

En soi, elle était sans exemple dans l'histoire de l'intelligentsia russe. Cette dernière connaît certes des cas isolés d'ordination après passage au catholicisme, dans l'aristocratie et chez les convertis mondains, mais dans le tissu grossier de l'Orthodoxie des moujiks ! On peut dire que le père Paul a par son exemple ouvert cette voie aujourd'hui et justement pour l'intelligentsia russe à laquelle il appartenait bien sûr historiquement, même s'il était complètement exempt des manies — qu'il combattait — de l'intelligentsia.

En fait, par son ordination, il lui lançait un défi, nullement délébéré bien sûr. Et après le père Paul, d'autres personnalités spirituelles et culturelles empruntèrent la même voie. Elles allaient avec lui et à sa suite consciemment, parfois inconsciemment. Jusqu'alors le sacerdoce en Russie était héréditaire, était l'apanage du sang « lévite », il allait de pair avec un certain profil psychologique, mais dans le père Paul, la culture et la spiritualité se sont rencontrées et en quelque sorte unies comme Athènes et Jérusalem ; et cette union organique est en soi un fait d'importance pour l'histoire de l'Eglise.

Que recherchait le père Paul dans le sacerdoce ? Pas l'appel à être le pasteur et le maître — que bien entendu il ne refusait pas — mais surtout et avant tout se tenir devant l'autel du Seigneur, dans la célébration de la Liturgie eucharistique. Au début, le père Paul voulait — peut-être dans l'abstrait, ou n'était-ce qu'une idée — être affecté dans une paroisse de campagne près de la Trinité Saint Serge, pour pouvoir combiner le sacerdoce avec l'enseignement à l'Académie Ecclésiastique, où lui avait été confiée la chaire de philosophie spirituelle (la routine ici l'emporta sur l'essentiel, le père Paul fut écarté des chaires purement théologiques), mais ensuite il fut affecté à la petite église de la maison de la Croix Rouge à Sergiev Possad, jusqu'en 1918 évidemment, où il fut privé de lieu de célébration fixe. Après cela, il a dû être privé tôt ou tard de la possibilité

3. C'est parfaitement exact. Voir ses lettres d'exil dans le *Message Orthodexe* N° 109 (1988 N° 3) — NdT.

d'exercer son sacerdoce. Pourtant la Moscou bolchévique se souvient de lui faisant des conférences en soutane et croix pectorale. Je ne me souviens plus de l'année où il a été ordonné, c'était vers 1910 je crois⁴. Peu avant il s'était marié, chose inattendue pour ses proches. Sa voie ascétique l'avait mené dans un premier temps vers le monachisme, puis l'ascèse monastique se mua en accès familial. Il devint chef de famille, un père attentif et tendre pour ses enfants. La séparation d'avec eux et l'inquiétude sur leur sort a dû être une croix bien lourde dans son exil. Dans son ordination, le père Paul avait franchi l'obstacle qu'était pour nous, en quelque sorte intellectuels revenus à l'Eglise, l'obstacle du césaropapisme, de l'Eglise dépendante de l'Etat. Extraordinairement attaché à sa terre — malgré (ou peut-être à cause de) sa demi-russité par le sang — le père Paul était, ou plutôt voulait être, politiquement aussi, un conservateur, quoique cela s'alliât chez lui avec un sens apocalyptique et eschatologique de la vie « qui n'a pas ici-bas de cité permanente, mais qui recherche celle de l'avenir » (Hé XIII, 14). Alors que tout le pays était en plein délire révolutionnaire et que même les milieux ecclésiastiques secrétaient l'un après l'autre d'éphémères organisations ecclésiastiques politiques, le père Paul leur demeurait étranger, soit par indifférence aux institutions de la terre, soit parce que la voix de l'éternité sonnait plus fort que les appels du temps. Le mouvement « rénovateur » à l'intérieur du clergé russe, qui se transforma plus tard en l'« Eglise Vivante » n'a jamais trouvé le moindre écho chez le père Paul, qui pourtant souffrait beaucoup de l'inertie de notre vie ecclésiastique. Son christianisme n'était nullement « social » et pourtant des courants en ce sens bouillonnaient autour de lui. Mais ce n'était certainement pas par instinct de conservation : cette enveloppe extérieure s'unissait à la flamme ardente d'un esprit tout de feu et pourtant rayonnant d'une paisible lumière. C'est pour cela que le bouleversement des relations entre l'Eglise et l'Etat survenu après la révolution ne l'ébranlait pas.

Il demeurait intérieurement libre par rapport à l'Etat dont il n'avait jamais rien attendu, ni avant la révolution ni après, étranger qu'il était à toute servilité envers la hiérarchie, par le haut ou par le bas. On peut dire sans craindre le paradoxe, que le père Paul a traversé toute notre époque catastrophique comme sans la remarquer spirituellement, comme sans prêter attention à ses apparences révolutionnaires. Cette indifférence se marquait aussi dans la loyauté de sa « soumission à tout pouvoir » même en ce qu'il frappait les prêtres. Mais il ne faudrait pas ignorer pour autant tout son amour de la liberté, capable d'obéir autant que de ne pas se soumettre lorsque l'essentiel était en jeu.

Devenu prêtre et assumant pleinement la responsabilité de toute la discipline canonique et hiérarchique, le père Paul demeurait libre, étranger à l'obéissance aveugle à celle-ci par crainte et non par devoir de conscience, étranger à vouloir en reconnaître une *infallibilitas*. Il demeurait libre également dans sa théologie, toutefois organiquement imprégnée de son engagement ecclésiastique et nourrie de l'autel. Il n'a pas vécu jusqu'à la

4. Il fut ordonné diacre le 23 et prêtre le 24 avril 1911. — NDT.

persécution directe de la sophologie, venue plus tard, mais il était naturellement prêt à l'accepter avec toutes ses conséquences.

Lorsque commença la persécution des vénérateurs du nom Divin (les « onomatodores ») le père Paul offrit sa force théologique pour venir au secours de ce mouvement infirme théologiquement mais juste mystiquement. Et je pourrais confirmer son intrépidité spirituelle à l'aide de données biographiques. On pourrait employer à son propos l'expression allemande : *nur für schwindelfreie möglich* et il est resté *schwindelfrei* également dans son sacerdoce. Et — cela est typique de lui — on pouvait le rencontrer aussi bien dans la cellule du starets Isidore, chez les Pères du monastère Saint Zossime (Zossimova Poustyne), chez l'Evêque Antoine, à la retraite au monastère du Don, que chez les écrivains et poètes qui formaient alors notre « Florence » moscovite, parfois même dans des maisons où on ne s'attendait pas à le rencontrer, il était un hôte bienvenu et un interlocuteur nocturne. Profondément attaché à l'Eglise et à la liturgie, il était absolument exempt de bigoterie et de « style curé », il savait s'intéresser à fond aux choses. C'est pourquoi il ne pouvait pas véritablement se trouver de place dans le milieu très particulier de l'Académie.

Complètement éloigné du « modernisme » en théologie, qui n'est que du rationalisme, il ne lui était pas étranger dans le sens le meilleur et le plus authentique, il reconnaissait que chaque époque de l'histoire a non seulement le droit d'exister, mais aussi sa vie propre, ses exigences pour être reçue d'une manière créatrice qui fait que sa fidélité à la tradition ne se transforme pas en un conservatisme de stagnation.

Lorsque les académies de théologie furent fermées par le gouvernement soviétique, le père Paul et moi discutâmes activement d'un projet de créer une académie « religieuse et philosophique » avec un programme modifié et élargi, et nous cherchions les moyens matériels pour le mettre en œuvre. Mais à sa façon, la vie se chargea cruellement de répondre à ces projets : pour le père Paul, ce fut l'emprisonnement et la mort en confesseur de la foi ; pour moi, ce fut l'exil à vie. Tels furent les voies et les jugements de la Providence Divine. Mais dans notre entreprise parisienne actuelle rebâtie sur les ruines de la vie russe, on espère voir, sinon totalement, du moins le faible reflet de nos projets moscovites, et dans ce qu'il est convenu d'appeler la « théologie parisienne », trouver des principes qui apparaissent aux inspirations du père Paul et de sa participation spirituelle à notre entreprise.

Mais on ne peut pleinement s'épanouir et porter du fruit que dans sa terre natale et sous son soleil : arrachée au sol où elle est née, une plante de serre, même si elle pousse, est forcément chétive. Le père Paul avait, chevillé au cœur, le sens de la patrie. Natif du Caucase, il avait trouvé sa terre promise à la Trinité Saint Serge, dont il aimait chaque recoin, chaque plante, l'été et l'hiver, le printemps et l'automne. Je ne peux traduire par des mots ce sentiment de la patrie, de la Russie, grande et puissante dans ses destinées, malgré tous ses péchés, toutes ses chutes, mais aussi dans les épreuves de nation élue, ce sentiment très vif chez le père Paul. Et bien sûr ce n'était pas le fait du hasard s'il n'est pas parti à l'étranger ou il aurait pu

faire une carrière scientifique brillante et conquérir une gloire universelle, qui pour lui semblait d'ailleurs ne pas exister. Bien sûr, il savait ce qui pouvait l'attendre, il ne pouvait pas l'ignorer, car le destin de la patrie en parlait trop implicitement, du haut en bas, de l'assassinat bestial de la famille impériale jusqu'aux innombrables victimes de la violence du pouvoir. On peut dire que la vie lui a en quelque sorte laissé le choix entre les Solovki et Paris et il a choisi... sa patrie, même si c'était Solovki, il a voulu partager jusqu'au bout le sort de son peuple. Organiquement le père Paul ne pouvait pas, ne voulait pas devenir un émigré au sens d'un arrachement volontaire ou involontaire à sa patrie ; lui-même et son destin, c'est la gloire et la grandeur de la Russie en même temps que son très grand crime.

Un quart de siècle a passé depuis notre séparation, à Moscou, au sortir de l'église après notre dernière célébration. Et tout ce que je viens de dire n'est que des impressions des deux premières décennies de ce siècle, dès longtemps révolues. Et pourtant je ne me sens pas rester dans l'ignorance à son propos, car les années vécues ensemble m'ont permis de garder gravée dans mon cœur son image. Mais parler de lui sans le voir, sans ressentir sa présence, dépasse toutes les forces.

Pour parler d'un génie qui est en fait un prodige de la nature, il faut être soi-même un génie ou au moins avoir la capacité de se l'imaginer, d'entrer par force dans ses sentiments. Espérons qu'il se trouvera des gens pour rassembler les précieux fragments de souvenirs sur lui pendant ce quart de siècle, encore qu'ils seront confrontés à la même difficulté insurmontable : l'œuvre véritable du père Paul, ce n'est pas ses livres, ni ses pensées et ses paroles, mais lui-même, et toute sa vie qui est passée sans retour de ce siècle au siècle à venir. Et seuls ceux qui croient et qui savent que la vie de la création se prolonge outre-tombe et que de là aussi on peut participer à la vie d'ici-bas, ceux-là ont l'espérance chrétienne de le rencontrer dans la patrie éternelle, dans une Russie accessible par l'esprit, dans le siècle à venir, où rien des vraies valeurs ne se perd, mais tout croît et les œuvres du juste l'accompagne...

Un souvenir, et avec lui la préfiguration des événements et des accomplissements à venir, ne me quittent pas. C'est le portrait de nous deux, peint par notre ami commun Nestérov (lui aussi a quitté cette vie cette année) un soir de mai 1917 dans le jardin du père Paul. Pour l'artiste, ce n'était pas seulement le portrait de deux amis par un troisième, mais une vision spirituelle de l'époque. Pour le peintre, les deux visages exprimaient la même compréhension, mais pour l'un comme vision de l'horreur, pour l'autre comme la paix, la joie des épreuves surmontées. Le peintre lui-même a eu des doutes : fallait-il représenter le premier personnage, et il a essayé de refaire le portrait en remplaçant l'horreur par l'idylle et la tragédie par la placidité. Mais il n'a pas manqué de ressentir aussitôt toute la fausseté insupportable de cette substitution et il est revenu à sa première vision. Par contre, il a trouvé tout de suite le visage du père Paul, son évidence artistique et spirituelle qu'il n'avait nul besoin de modifier. C'était la claire vision artistique de deux figures de l'apocalypse russe, de l'une et

de l'autre face de l'existence terrestre, la première dans la lutte et le désarroi (et dans mon cœur c'était à propos du sort de mon ami), la deuxième dans l'accomplissement victorieux que nous contemplons à présent... Il a trouvé son lieu de repos.

Telle est la foi chrétienne, telle est l'espérance chrétienne.

Mais il me semble que le monde est vide sans lui pour ceux qui l'ont connu et aimé, que le monde est devenu triste et ennuyeux et qu'il appelle celui qui est parti.

« Voici qu'apparut à mes yeux — dit le visionnaire de l'Apocalypse — une foule immense, impossible à dénombrer... debout devant le trône et devant l'Agneau vêtus de robes blanches, des palmes à la main... Ce sont ceux qui sont venus de la grande épreuve... c'est pourquoi ils sont devant le trône de Dieu, Le servant nuit et jour dans Son temple... et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux »... (Ap VII, 9-17).

Et nous croyons qu'il est de leur nombre, le prêtre de Dieu Paul, martyr et confesseur du Nom du Christ.

Mars-avril 1943.

Du même auteur :

Déjà paru à l'Age d'Homme :
La Colonne et le Fondement de la Vérité, trad. C. Andronikof, 1975.

En préparation à l'Age d'Homme :

Souvenirs d'enfance.
Lettres de Solovki et d'ailleurs.
Le Sel de la Terre ou la vie du Sirets Isidore.

PÈRE PAUL FLORENSKY

LA PERSPECTIVE
INVERSÉE

L'ICONOSTASE

ET AUTRES ÉCRITS SUR L'ART

TRADUITS DU RUSSE ET
ÉDITÉS PAR FRANÇOISE LHOEST



2 03 AOUT 95

CM

L'AGE D'HOMME

MA 95. 3036